

IV

Ces lourds nuages noirs que le soleil effleure
Me ramènent l'hiver et ses premiers frimas.
Salut, jeune saison, salut, ronde des heures
Venue si doucement se poser sur mon toit !

Ma peine m'a quitté inconstante et rieuse
Emportée par le vent de l'automne et ta voix.
Ton image me berce ainsi qu'une eau chanteuse
Et mon rêve promène contre ma joue tes doigts.

V

La lumière elle oscille au bord d'un long nuage
Entre l'horizon pâle et le rivage bleu.
Où est le cri, où est le cri de mon premier âge,
Quand je prenais possession de la terre
Du bord de mon berceau ?

Les jours tombent en fleurs sous l'avrilée songeuse
Comme fruits dont l'hiver a ravi la saveur ;
Mais par-dessus ces bords, dans la nuit vaporeuse,
L'étoile de la mer est celle de mon cœur.

LE MEX (ALEXANDRIE), 1916.

HENRI THUILE

PAUVRE PETITE AMIE !

Demain, si tu peux encore attendre à demain, je te ferai de nouveau torturer pour reprendre ce poison qui te fuit et qui s'appelle vie.

Pauvre ! j'ai passé des heures à penser à moi. Tu es là, tout près de moi, sur tes coussins. Tes yeux aux paupières mi-baissées, tes yeux qui ne sont plus qu'un mince petit croissant de jais brillant me regardent sans voir.

Et c'est moi, dans mon égoïsme ou ma pitié qui veux te garder encore... Je pleure... je pleure... tu me quitteras peut-être, bientôt toi qui ne m'as rien demandé, qui ne m'as rien dit...

Je songeais à fuir et c'est toi, pauvre, qui partiras.

Tu m'aimais quand tu voulais, comme je sais aimer. Ton caprice était fraternel à ma fantaisie. De partout je suis chassée, toi aussi on te chassait. Moi-même je t'ai

donné tant d'amicales petites tapes. Maintenant, c'est un peu de moi que je retrouve en toi qui meurs... Et, je ne veux pas que tu me quittes.

Tu as été l'amie silencieuse de mes soirs solitaires, de mes soirs délicieusement tristes, de mes soirs de liberté. Seule tu m'as aimée sans rien me dire... Oh! dis-moi que de moi ne t'es venue nulle peine...

Mes jours mauvais tu les as vécus. A moi tu es venue sans que je t'appelle... Merci, tu m'as donné le silence, et près de toi, vagabonde, j'ai rêvé de liberté...

Pauvre... pauvre! moi aussi je me meurs dans mon âme. Ce monde ne veut pas me donner le repos, l'oubli. Comme toi je bois chaque jour le poison qui s'appelle vie et je veux, sans savoir pourquoi, le boire encore... longtemps.

Tu ne m'as jamais parlé, mais dans ta petite âme tu te meurs de silence peut-être. Je voudrai te caresser et je n'ose, tellement je te sens loin de moi. Je t'appelle et, c'est à peine si ta petite tête amaigrie peut se tourner vers moi...

En haut, des enfants jouent une vague mélodie qui grince... Jouent-ils pour moi, jouent-ils pour toi?... Mais, pouvons-nous les entendre?... Bien affaibli arrive jusqu'à toi le bruit des choses. Et, dans mon cœur de pauvre petite bête meurtrie comme toi, se prolonge aussi la rumeur du monde toujours en travail de misère, de douleur.

Un jour choyées, chassées le lendemain. Les hommes disent nous aimer toutes deux et nous maudissent. Cependant nous savons, toutes deux, vivre nos joies et nos tristesses seules. Et nul ne nous a — si généreux ou lâche fut son cœur — jamais rien donné, jamais rien pris. C'est pourquoi, seules aussi nous mourrons sans une pitié, sans un regret si ce n'est le nôtre, celui de n'avoir pu absolument être — non pas capricieuses, comme ils se plaisent à le dire — mais libres...

Pauvre qui as tant de fois mordillé mes doigts crispés, mes doigts brûlants de fièvre... ne me quitte pas...

J'ai voulu la liberté ou la mort... J'implore oh! depuis tant de jours, la liberté et la mort...

Mais je n'ai pas ta grande âme de pitié, ton âme amicale et, si tu peux encore attendre à demain, pour ne pas te voir me quitter, petite amie, la seule qui ne m'as jamais rien demandé, jamais rien dit, je te ferai de nouveau torturer pour reprendre ce poison qui te fuit et qui s'appelle vie.